

Myriame El Yamani : *Médias et féminismes, Minoritaires sans parole.*

Estelle Lebel

Volume 12, numéro 1, 1999

Femmes, État, société

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/058027ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/058027ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lebel, E. (1999). Compte rendu de [Myriame El Yamani : *Médias et féminismes, Minoritaires sans parole.*]. *Recherches féministes*, 12(1), 149–151.
<https://doi.org/10.7202/058027ar>

Comptes rendus

Myriame El Yamani

Médias et féminismes, Minoritaires sans paroles.

Paris, l'Harmattan, 1998, 268 p.

Médias et féminismes, Minoritaires sans paroles est un titre paradoxal pour désigner le contenu de cet ouvrage qui traite de la presse féministe des années 70 et 80. Il porte donc justement, et c'est là son intérêt, sur la parole féministe à un moment où elle a été particulièrement publique. Le corpus comprend 142 périodiques féministes français et 271 canadiens (49 pour le Québec) parus de 1970 à 1990. Leur périodicité a été variée et souvent irrégulière avec des tirages allant d'une centaine d'exemplaires par numéro jusqu'à plus de 100 000, comme ce fut le cas pour *Des Femmes en mouvement* et *La Gazette des femmes*.

Un premier classement selon la spécificité amène l'auteure à comparer cet ensemble de publications à une trirème, ce bateau de guerre de l'Antiquité, qui avait trois rangées de rames superposées et non hiérarchisées mais indissociables. Ces trois rangées sont : 1) la presse d'expression (85 % du corpus) qui parle des actions et des initiatives des associations en liaison avec le mouvement (ex. : maisons de femmes, mouvement Naissance-renaissance, etc.) ; 2) la presse institutionnelle (10 % du corpus) qui provient des instances gouvernementales et syndicales chargées de la condition féminine ; et 3) la presse de réflexion (5 %) qui apporte une réflexion théorique sur le mouvement.

Pour décrire de quoi elles parlent et comment elles en parlent, l'analyse a porté sur six revues de la catégorie « presse d'expression » choisies en fonction de leurs tendances différentes ; ce sont, pour la France, *Les Pétroleuses*, *Histoires d'Elles*, *Des Femmes en Mouvements Hebdo* et, pour le Québec, *Les Têtes de pioche*, *Des Luttes et des Rires de Femmes* et *La Vie en Rose*. Il ne s'agit donc pas d'un corpus représentant l'ensemble de la presse féministe française et canadienne, mais d'un échantillon de la presse d'expression qui comprend tous les numéros (132 pour la France et 88 pour le Québec) et englobe toute la période de diffusion de ces six revues (de 1974 à 1987). L'analyse du discours n'a cependant porté que sur le thème de l'avortement.

Si le contenu peut être regroupé en une quinzaine de thèmes qui sont les mêmes que dans la presse dominante (politique, international, culture, éducation, travail, santé, loisir, etc.), la manière de les aborder diffère. Le thème du travail, par exemple, englobe le travail domestique, celui de l'international permet de parler de la condition des femmes d'ailleurs, et la santé inclut l'avortement dont les slogans « Nos corps nous appartiennent » et « Nous aurons les enfants que nous voulons » ont été des idées phares, unificatrices du mouvement. L'analyse thématique montre que ces presses féministes française et québécoise ont été « plutôt des presses de combat et d'opinion » qui ont pris des « positions marquées et émancipatrices » en traitant les thèmes « de façon à permettre aux femmes de prendre conscience de leur oppression et de leur aliénation » (p. 107).

L'analyse des titres et des articles portant sur l'avortement montre un langage de dénonciation « sur un ton plus ou moins doctrinaire » (p. 118). On fait le détournement de slogans et de sigles (par exemple le poing dans le cercle du symbole féminin faisant référence au sigle du mouvement ouvrier). Les images sont surtout des caricatures, accusatrices et ironiques, et des photos de manifestations qui permettent de renforcer l'appartenance et de montrer la cohésion. À travers leurs premières pages, ces publications s'affichent résolument politiques et militantes ; l'analyse des unes montre des femmes en mouvement, ni objets ni alibis qui luttent pour améliorer leur situation, dans l'absence quasi totale d'hommes. On y retrouve, selon l'auteure, les trois actants du discours polémiste (un sujet qui combat à visage découvert (les féministes), qui discrédite une cible (la société patriarcale et ses institutions) pour un destinataire complice (les autres femmes)). L'analyse thématique du corpus et celle du discours sur le thème privilégié de l'avortement montrent que ces presses ont été militantes de gauche à la fois polémistes et satiriques ; elles ont eu recours aux techniques pamphlétaires en donnant « l'image d'une conscience solitaire, courageuse et téméraire » (p. 121). Le style provocant et subversif allant à l'encontre de ce que les médias dominants diffusent reflète leur rapport difficile au marché économique de la presse.

La question de l'« éphémérité » de ces périodiques traverse l'ouvrage. La thèse défendue est que les médias fabriquent de l'information-fiction et ne communiquent plus. C'est pourquoi il n'y a pas de place pour la presse féministe qui fait partie de la communication sociale (au sens habermassien d'espace public) ; elle assume une fonction politique en refusant le spectacle, en contrant les informations venant des médias dominants et en ayant le souci de sortir de l'ombre l'expérience, les aspirations et les revendications des femmes : les thèmes et les images diffusés, le discours pamphlétaire adopté, leur organisation interne et leur rapport aux marchés économiques de l'information manifestent leur rôle politique qui finit par avoir raison de leur survie.

L'auteure présente ensuite les divers courants de la pensée féministe depuis 1960 en montrant l'interdépendance et la continuité. L'exposé des courants et la synthèse sous forme de tableaux présentant les fondements sociaux, les enjeux théoriques, l'objet de théorisation, l'objet d'analyse, les objectifs, les revendications et les stratégies sont inspirés de la typologie de Francine Descarries et Shirley Roy et de celle de Danielle Juteau et Nicole Laurin, toutes deux publiées en 1988. L'auteure en conclut que les périodiques ont suivi l'évolution des mouvements et que, indépendamment des problèmes d'organisation, de finances et de types de discours évoqués précédemment, c'est l'analyse féministe en termes de groupe minoritaire (au sens d'en état de moindre pouvoir) qui permet le mieux d'expliquer leur disparition.

Les trois derniers chapitres tentent ainsi d'expliquer pourquoi les minoritaires n'ont pas accès aux médias dominants et comment ceux-ci évacuent les enjeux sociaux et politiques. La couverture de presse de la tragédie du 6 décembre 1989 de l'École polytechnique sert d'illustration.

Le texte est difficile à lire ; il s'emporte dans des questions naïves : « les médias rendent-ils compte de la réalité des choses et du monde ? » (p. 194) et dans des jugements non nuancés : « les journalistes sont devenus les fonctionnaires de l'idéologie

dominante » (p. 196), « des salariés du mensonge » (p. 197). Souvent lui-même de style pamphlétaire (bien qu'il résulte d'une thèse soutenue à l'Université Paris IV en 1991), cet ouvrage ne retiendra probablement pas les personnes non déjà convaincues. Le malaise vient aussi de l'ambition de rendre compte de toute la communication, de tous les médias et de tous les féminismes de tous les temps à partir d'un corpus particulier reflétant une période marquante mais limitée. L'édition récente (1998) et le titre peuvent induire en erreur qui voudrait s'enquérir de l'état actuel des recherches féministes sur les médias.

Les connaissances en matière de communication permettent de penser que les logiques sociales (l'expression est de B. Miège (1989)) ne fonctionnent pas de manière déterministe et mécanique ; autour d'elles s'articulent des stratégies d'acteurs et d'actrices allant parfois dans des sens opposés et qui, ce faisant, participent au « déplacement » des logiques elles-mêmes ; c'est évidemment le cas de certaines et certains journalistes et féministes ; d'autres aussi peuvent refuser d'inscrire leurs actions dans le sens des logiques sociales dominantes et acceptent alors les conséquences de la marginalisation.

L'analyse des médias et l'analyse féministe restent parallèles. Dix ans plus tôt, Colette Beauchamp (1988), dans *Le silence des médias*, arrivait mieux à mettre en évidence les mécanismes discursifs qui marginalisent et les valeurs patriarcales au sein des médias. On trouvera cependant ici, par la description de la presse féministe française et canadienne, un rappel important de la diversité et de la vivacité du mouvement de années 70 et 80. En ce sens, cet ouvrage participe à la mémoire collective.

ESTELLE LEBEL
Département d'information
et de communication
Université Laval

— RÉFÉRENCES

BEAUCHAMP, Colette

1988 *Le silence des médias*. Montréal, Les Éditions du remue-ménage.

MIÈGE, Bernard

1989 *La société conquise par la communication*. Grenoble, Presses universitaires de Grenoble.